

MEMOIRES D'UNE REINE MALHEUREUSE

musique et texte Goran Bregovic

traduction française : Maria Rankov en complicité avec Alyzée Soudet et Charles Mignon

Chambre, jour. Sur la scène on voit une malle avec des vêtements qui dépassent, quelques-uns sont aussi éparpillés sur la scène.

Entre jeune femme qui porte le deuil, avec une valise dans une main, un livre dans l'autre. Elle parle en regardant le livre. Pendant le concert elle range les choses dans la valise qu'elle a apportée.

jeune femme : Ivo Andric... « Lettre de 1920 ». Eeh... une lettre de 1920! 1920 et déjà tout y est écrit.

« Cher vieil ami » na-na-na... na-na-na...

« oui, la Bosnie est un pays de haine...

.... votre amour n'est pas très exigeant, tandis que votre haine passe très facilement aux actes. Et vous aimez votre pays, vous l'aimez ardemment, mais de trois ou quatre façons différentes qui s'excluent mutuellement, se haïssent à mort et entrent souvent en conflit.

Maupassant, dans une de ses nouvelles, fait une description dionysiaque du printemps et termine en disant que par des jours comme celui-là on devrait coller partout l'inscription, « Citoyen français, prends garde à l'amour ! » Peut-être faudra-t-il rappeler aux gens de la Bosnie à chaque pas, dans chaque pensée et chaque sentiment, même le plus sublime, de prendre garde à la haine, la haine innée, inconsciente, contagieuse. Car ce pays pauvre et arriéré où vivent entassées quatre religions différentes aurait besoin de quatre fois plus d'amour, de compréhension mutuelle et de tolérance que les autres pays...

...J'ai réfléchi à cela, surtout ces derniers mois, pendant que je luttais encore avec la décision de quitter la Bosnie pour toujours. On comprend bien qu'un homme qu'assaillent des pensées pareilles ne dort pas bien. Et je restais éveillé dans la chambre dans laquelle je suis né, à côté de la fenêtre ouverte à écouter le bruit de l'eau de la Milyatka mêlé au son du vent de l'automne précoce au feuillage abondant.

Quand on reste jusqu'au matin tout éveillé dans son lit, on entend tous les bruits de la nuit à Sarajevo. Pesamment et sûrement, l'horloge de la cathédrale catholique sonne deux heures. Une minute plus tard (soixante-quinze secondes exactement, j'ai compté) sur un timbre un peu plus faible, mais pénétrant, l'horloge de la cathédrale orthodoxe sonne ses deux heures. Un peu plus tard, la tour de l'horloge de la mosquée du Bey sonne à son tour, elle sonne onze heures, onze heures turques spectrales, conformément aux comptes étranges de pays situés à l'autre bout du monde ! Les Juifs n'ont pas d'horloge pour sonner et seul le bon dieu sait quelle heure il est maintenant, selon leurs comptes différents, d'une part pour les ashkénazes, d'autre part pour les sépharades. Ainsi, même la nuit, quand tout dort, dans le décompte des heures creuses du sommeil, veille la différence qui divise ces gens endormis ; ces gens qui, à l'état de veille, se réjouissent et se désolent, jeûnent et font ripaille selon quatre calendriers différents et

inconciliables et envoient vers le même ciel tous leurs souhaits et leurs prières en quatre langues liturgiques différentes. Et cette différence, tantôt de façon invisible et sournoise, ressemble toujours à la haine et se confond parfois tout à fait avec elle.

... Ainsi ai-je compris, une de ces nuits d'automne, en écoutant les appels étranges de ces différentes voix des tours de Sarajevo, que je ne peux pas rester en Bosnie, ma seconde patrie, que je ne dois pas y rester. Je ne suis pas suffisamment naïf pour chercher de par le monde une ville sans haine. Non, j'ai seulement besoin d'un endroit où je pourrai vivre et travailler. Ici je ne le pourrais pas. Tu répéteras avec un sourire, condescendant peut-être, ton opinion sur ma fuite de Bosnie. Cette lettre n'aura pas la force de t'expliquer mon acte et de le justifier, mais il y a dans la vie des situations où il faut appliquer la règle latine ancienne : non est salus nisi in fuga (la fuite est le seul salut). Et je te prie de me croire juste ça : je ne fuis pas mon devoir humain, je fuis pour pouvoir le remplir complètement et sans entrave. A toi et à notre Bosnie je souhaite tout bonheur dans votre nouvelle vie populaire et étatique !

Ton M.L. »

(elle referme le livre)

Jeune Femme : C'est le dernier livre dans cette maison, la maison du commandant en chef et de sa femme, prof de littérature française de son état... actuellement à l'hôpital psychiatrique. En fait ma pauvre mère est folle... mais ça, on ne peut pas le dire, on ne peut pas dire cela d'une femme de Général. Mon père s'est réveillé à deux heures du matin – c'était la semaine dernière. Maman se tenait debout au dessus de lui. Immobile, les yeux fermés, avec une hache dans ses mains... et elle priait. Les aides du camp de papa l'ont emmené chez les fous, mais ils n'ont pas réussi à lui enlever la hache des mains... Elle est partie à l'asyle avec...

Ce livre... En fait, le dernier reste du livre car j'ai fumé tout sauf cette lettre que je lis et relis presque tous les jours... j'aimerais que cette histoire survive à cette guerre aussi. C'est la quatrième année qu'on se fait des splifs, quatrième année de guerre...

Je déteste la guerre, je déteste la guerre, je déteste la guerre... Tu entends mon Général ? Eh Général... tu entends ? Je DETESTE ta guerre... ta fille, la fille du général le plus puissant déteste la guerre... la fille eh... fille du général... maître de la guerre, maître de la vie et de la mort... je déteste la guerre.... Je la DETESTE... mon Général.... Regarde moi...ta fille unique... ta princesse... ta petite coccinelle, ta petite fleur, ton tout au monde cherche un bout de papier pour se rouler un joint... elle est trop longue ta guerre papa ... trop longue... c'est la quatrième année... puis tu devais absolument envoyer mon mari, mon seul mari chéri, au front, ton front... car tu ne fais pas d'exceptions... « tous mobilisés, et tous au front » !... tu ne pouvais pas faire une petite exception?... juste une petite? À quoi sert d'arriver si loin dans la vie, de grimper jusqu'au grade de Général si ce n'est pour arranger que la vie fasse quelques exceptions... rien que pour toi, pour le grand Général du petit peuple – car les petits peuples ont besoin des grands

généraux...

*« Les petits peuples ont besoin de grands poètes
Les petits acteurs gaspillent des grands gestes
Les petits maris nécessitent des grandes épouses
Les petits théâtres jouent des grandes épopées
Les petits gens se paient des grandes bagnoles
Les petites chansons demandent les plus grandes voix
Les petits peuples ne reconnaissent que les grands poètes
Les vaincus chantent les chants héroïques
Et pendant ce temps les vainqueurs se taisent discrètement »
Arsen Dedic*

Jeune femme : Mon petit mari chéri... c'est sa robe préférée... il l'appelait « ta petite robe couleur lilas » il disait que je n'ai qu'à la mettre quand j'ai envie de pleurer, et ça passera... car quelqu'un à qui la couleur lilas va si bien ne peut pas pleurer.... et cette robe couleur lilas avait toujours son odeur... je peux mettre autant de parfum que je veux, je sens son odeur quand même... Mon petit mari chéri... tu l'as envoyé aux premières lignes... c'est de là-bas qu'ils me l'ont emmené... les prêtres ont mis à terre seulement de la viande hachée... et ont mis une médaille par dessus... ce n'était plus mon mari ... car cette médaille, cette chair, ce n'est pas mon mari. Mon mari avait des grosses mains qui sentaient bon, et dont je me couvrais les oreilles pour ne pas entendre ta guerre, tes rafales, vos chants héroïques...

Je ne sais pas si une autre guerre me conviendrait mieux... j'en doute... mais celle-ci... dans ta guerre j'ai déjà perdu mon Général... dans cette guerre ma victoire n'était pas prévue... Dans cette guerre il n'y a de victoire pour personne – ni les orthodoxes, ni les catholiques, ni les musulmans... qui alors ? ben, je vais te le dire mon Général... ce ne sont pas « les lions qui vainqueront » comme tu dis, mais les vautours... les vautours - les contrebandiers... car, quand on passe le pétrole depuis la Bulgarie, les Malboros depuis la Turquie, le café depuis l'Autriche, les Pampers depuis l'Italie, les putes depuis l'Ukraine, les Tampax depuis la Slovaquie... les Euros des vautours peuvent faire ce que ni toi, ni personne d'autre ne peut faire. Ils ouvrent tes fronts, arrêtent tes feux de l'artillerie, tes snipers font un break... eeeeh, c'est l'héroïne d'Albanie qui pâââsse! eeeh l'HEROÏNE... Ici personne ne roule plus de pétards, tout le monde fume de l'héroïne – l'héro on le trouve plus facilement qu'un sandwich. Maaais... Rizla niet! Ce très fin papier à rouler les joints, ça, ça manque. Messieurs les contrebandiers - ni les nôtres, ni les leurs de l'autre côté... çaaaa, ce Rizla ils ne pensent pas à l'importer dans cette guerre... Pourquoi ? Ça, on ne sait pas... On est en quatrième année de guerre. J'ai grillé toutes les collections de poésie de maman... et maintenant ? Les autres, de l'autre côté, ont sûrement aussi roulé le peu de livres qu'ils avaient... ils ont du tous passer à l'aiguille... Moi je n'arrive pas à me shooter – j'ai essayé, ça me fait mal...

Est-ce possible que dans cette maison il ne reste à lire que la Bible ? Oh Seigneur, pardonne moi, je prends juste cette première page, juste une... »

« Qu'est ce que c'est que ça ? C'est l'écriture de maman... c'est seulement la couverture de la Bible...

Memoires d'une Reine Malheureuse...

Je commence ces mémoires ce 5. Mai 1570 car je viens de le rencontrer. Aujourd'hui. Il m'a dit "Marguerite de Valois, je vous admire". L'intonation ... basso profundo... quel homme ! Il m'a récité Ronsard pendant que nous dansions :

*« Amour me tue, et si je ne veux dire
Le plaisant mal que ce m'est de mourir :
Tant j'ai grand peur, qu'on veuille secourir
Le mal, par qui doucement je soupire.*

*Il est bien vrai, que ma langueur désire
Qu'avec le temps je me puisse guérir :
Mais je ne veux ma dame requérir
Pour ma santé : tant me plaît mon martyre.*

*Tais-toi langueur je sens venir le jour,
Que ma maîtresse, après si long séjour,
Voyant le soin qui ronge ma pensée,*

*Toute une nuit, folâtement m'ayant
Entre ses bras, prodigue, ira payant
Les intérêts de ma peine avancée. »*

Il sera mon mari. Il sera le père de mes enfants. Le père des petits princes et princesses. C'est un père comme lui dont mes enfants ont besoin. Il est si beau dans cette tenue de lumière, avec les médailles

qui brillent... Un homme... Un homme, qui fait des décisions d'homme. Je ne sais toujours pas si c'est lui qui me plaît ou bien si c'est moi qui me plais car je lui plais... mais j'imagine que c'est normal ... Je ne sais pas grand-chose sur lui, seulement les ragots. Celle qu'on dit être son amante est jolie... mais qui sait ce qui est vrai, ici tout n'est que médisance... Je ne suis pas toute innocence non plus... objectivement non... mais ce qui a été ne compte pas. C'était plutôt - comme diraient les marchands « chiffre d'affaires important - gain sans importance »... Ceci est autre chose....

(18 août 1572) « *Le monde est une scène, les hommes et femmes, tous n'y sont que des acteurs* ». Mon mariage, une journée ensoleillée, une journée à se marier... comme si le bon Dieu nous envoyait aussi ses bons vœux... les cloches sonnent... les cloches sonnent... foule.... Henri de Navarre, prenez vous pour épouse Marguerite de Valois, pour le meilleur et pour le pire jusqu'à ce que la mort ne vous sépare... basso profundo .. 'oui'.... Marguerite de Valois, prenez vous pour époux Henri de Navarre pour le meilleur et pour le pire jusqu'à ce que la mort ne vous sépare.... Mon Dieux, quelle robe c'était... blanche aux reflêts lilas, avec des perles et des dentelles... lui, tiré à quatre épingles... et beau... fallait voir ça... Notre Damme... l'ôôôôrgue.... Gloriaaaa...

(le 4 décembre 1574) Il est allé chasser le sanglier aujourd'hui. Le cliquetis des armes, les chiens en haleine. Une scène digne d'une peinture à accrocher au dessus de la cheminée : « Hommes à la Chasse ». Par la fenêtre, je les regardais partir... Mon mari en tête, droit, le regard loin au devant – comme s'il voyait quelque chose que les autres ne voyaient pas. Quand s'est éloigné l'aboiement des chiens je suis restée à la fenêtre à écouter les premiers chants des coqs à moitié endormis et je pensais : Merci mon Dieu, je suis une femme comblée. Le soir ils l'ont emmené évantré. Un sanglier l'a déchiré... ils ont eu un mal fou à tuer cet animal avant qu'il ne tue mon mari. Il était prostré sur mon lit, sans défense, en fièvre. Il est resté une semaine pour que ma main le soigne et je pensais : doux Seigneur, merci pour cette semaine que tu m'as donné pour qu'il soit seulement mien.

(22 octobre 1575) Je suis enceinte. De nouveau. Serait-ce un prince ou une princesse, Seigneur ? Ce serait bien que ce soit une fille. Nous avons déjà un héritier. Est-ce que tout ira bien ? Ah Seigneur, voilà que je lui chante déjà des berceuses. Ca sera certainement une fille. Je suis allé consulter une voyante - elle m'a dit : « ce sera une fille, une grande beauté, elle aura une vie d'aventures, frères, des relations compliquées avec eux, je ne vois pas bien

son mari, grand amour, mais je ne vois pas sa vie... »

(12 mars 1573)

« O sommeil, O doux sommeil, (aah, c'est du Shakespeare !)

Doux guérisseur que la Nature envoie!

comment t'ai-je effarouché,

pour que tu ne veuilles plus charger mes paupières de sommeil et plonger mes sens dans l'oubli? »

– Depuis que ça a commencé, cette horreur, je dors peu, ma fille est avec nous... son mari au front... on dort toutes les deux dans la même chambre... comme si la distance de deux chambres était trop grande... mon mari, mon roi, est rentré cette nuit de cette boucherie que – pour des raisons qui m'échappent – il nomme 'la guerre'. C'était après minuit... je faisais semblant de dormir mais je lorgnais d'en dessous ma couette... il se tenait debout au dessus du lit de notre fille avec un grand nounours noir et fixait l'obscurité... Ses épaules tressaillaient, comme s'il pleurait... je ne le crois pas. Cette sorte ne pleure jamais.

Jeune femme : Attends... je reconnais ça... Mon Dieu... ma pauvre maman... Mon Dieu... mais ce n'est pas le journal de Marguerite de Valois... ma maman invente les mémoires de la reine Margot pour ne pas tenir son propre journal... Pauvre femme de général qui n'ose pas écrire son journal et invente les mémoires d'une autre... Ce nounours – je l'ai toujours... ce nounours je l'ai toujours ... *(elle cherche le nounours et le trouve)* je l'ai eu pour mes dix-neuf ans, une semaine avant que mon mari parte au front... Moi aussi j'étais éveillée cette nuit-là et faisais semblant de dormir et regardais papa d'en dessous, pendant qu'il se tenait debout au dessus de mon lit ... il sentait la terre... et pendant que ses larmes tombaient sur mon oreiller et qu'on entendait toup... toup... à chaque fois qu'une larme tombait... le matin un type en uniforme est venu dire que mon mari est mort au combat en défendant héroïquement la liberté de son peuple... eeh... héroïquement... peuple... je n'ai pas besoin du peuple, je n'ai pas besoin

d'un héro... j'ai besoin de mon mari. Mon petit mari cheri ordinaire. Quoi héro... Est-ce que la liberté saura chanter comme les opprimés savaient la chanter ?... Seigneur...

... c'était le mariage le plus fou, un mariage comme la Navarre n'en a jamais vu... Tous les dignitaires sont là, leurs femmes, leurs amantes, les amants de leurs femmes... et le rythme s'emballe, s'emballe... alcool... alcool... alcool... au début, seulement les amants échangeaient des regards sensuels ... « Les yeux, ces silencieuses langues d'amour » ... de plus en plus osée, vin, champagne, à flots... les freins lâchent... et le rythme s'emballe, s'emballe... les danses de plus en plus folles, de plus en plus abandonnées... les poitrines des femmes partout... comme des loukoums... ondulent dans le rythme... de plus en plus fou... les hommes en sueur, affolés par ce parfum de femelles...

Jeune femme : Ma pauvre maman. C'est comme ça qu'elle imagine son mariage. Lui roi, elle reine et son mariage l'entrée d'Adam et Eve au Paradis. Ma pauvre maman... Et c'était surement comme à mon mariage – le kolo... Aléeeeee ... on casse la baraque... par ici les gitaaans... puis encore le kolo... les hommes qui boivent jusqu'à ce qu'ils chient dans leur frocs et les femmes qui essaient de s'amuser comme elles peuvent... Mon Dieu quand je me rappelle mon mariage... Marriaaaaaage... d'un côté de l'église les miens, puis rien, puis les siens... on pouvait couper la haine au couteau... de mon côté mes quatre frères... bien habillés, bonnes manières... de son côté... les autres... l'autre religion... suspicieux... ils chuchotent entre eux... des regards fugitifs autour... des mâles... de confessions différentes... comme l'autocuiseur, quand il commence à siffler... puis... je ne sais pas si ce sont les hormones... ou bien d'où ça vient... toute cette tendresse, tous ces regards, signaux... tout cet éros... puis d'un coup - le saut périlleux... et... le premier escarmouche... deuxième escarmouche... et la bagarre... mon ex-amant... le plus cher... il ne pouvait pas résister... peut-être n'était-ce pas tant la jalousie que l'idée que j'épouse quelqu'un d'une autre confession. Un mariage sans bagarre... inimaginable!

^{1.} (24 aout 1572) Ca a commencé. A un moment on avait l'impression que tout s'arrangerait. Qu'on éviterait cette boucherie... Une seconde... Un prétexte stupide ... « Je te vois crépitant, tel un lévrier à la ligne de départ ». La veille j'avais rêvé, que j'étais allongée, enveloppé de draps, qu'il faisait chaud et que je transpirais, mais à la place de la sueur c'était le sang qui sortait de moi. Sous les aisselles, sur la poitrine, jambes, cheveux, de tous les pores suintait le sang. Je restais allongée, toute collée contre ces draps ensanglantés et j'hurlais, mais personne ne m'entendait. Dans mon rêve, les murs tapissés de la chambre suintaient aussi le sang. C'était la nuit avant cette nuit-là.

2.

3.

4. « La cape noire de la nuit couvre tout sans exception

5. Ce qui est bien fait est fait sans tarder »

...Et – C'est cette nuit là que ça a commencé, ça a commencé... Des bêtes sauvages dans la rue... Armées, ivres, sillonnaient les rues en meutes, hurlaient et flairaient le sang... Ils hurlaient pour faire peur, pour atténuer la leur... La Nuit de la Saint Barthélemy.... des milliers dans une seule nuit. Est-ce possible ? Exterminer des milliers de quoi que ce soit... moustiques... cafards... Des milliers fait main... Au nom de quoi ? De la foi ? De son peuple ? Comment est-ce possible de trouver suffisamment de bêtes sauvages pour une telle tuerie en série... et tout ça à la main... comment est-ce possible ? Et il rentre le soir... il ronfle... et le lendemain matin il continue à

faire l'Histoire.

*O Seigneur, donne-moi suffisamment de foi pour
accepter ceci comme ta volonté... tout ce sang comme
Ta volonté ?*

Jeune femme : Ma pauvre mère. Pauvre Margueritte de Valois. La volonté divine, sans blague? Mes frères, tous les quatre, fous, emportés par la haine, sont rentrés dans la maison avec cette foule ivre. L'ainé brandissait une baïonnette dans une main, et avec l'autre il tirait un pauvre petit prêtre par le bras. Il hurlait, il rentrait presque dans le visage de mon mari qui se tenait debout en pyjama : « soit tu épouses notre religion en ce moment même ou bien je t'égorge »... il va égorger mon mari... eeh... mon frère... seulement parce qu'il n'est pas de la même religion... je me tenais dans un coin... je ne pouvais pas émettre un son... comme si son couteau était déjà dans ma gorge... j'hurlais à l'intérieur... je criais... « épouse la, épouse leur religion... change la... aucune religion n'est plus précieuse que ta vie... à quoi sert la religion sans vie pour y croire »... cette nuit là mon mari s'est converti... « Dieu est un de toutes façons »... a-t'il dit à voix basse le matin pendant qu'on se taisait au petit déjeuner... je n'ai rien dit. J'avais toujours le couteau de mon frère dans la gorge

*« Le jour est, comme, ensoleillé.
Tu es, comme, gai.
Tu passes, comme, ils ne te voient pas.*

*Tous sont, comme, contents.
Tous vont, comme, bien.
Tous s'amuse, comme, follement.*

Et tu es, comme, heureux.

*On vit, comme, en paix.
Les oiseaux sont, comme, libres.
L'avenir est, comme, sur la paume de la main.*

*La conscience est, comme, tranquille.
Et le soleil a, comme, compris.
O, cœur, fais comme si tu chantais.*

Tous, comme, se soucient des autres.
Tous sont, comme, des amis.
Tous, comme, tiennent à toi
Et au monde.

Et le jour, comme, passe.
Et tu, comme, souris!
Et, comme, rien ne te fait mal. »

Enes Kisevic

(27 septembre 1576) « Nous sommes prêts à braver notre destin
jusqu'au dernier homme ». **Cloches sonnent... triomphe...
musique...** « Hélas! toute musique offense quand l'âme n'est pas accordée. »
« ...et il ne m'a même pas pris dans ses bras
la guerre est un mal terrible, qui marche,
rentre dans les maisons, dans les âmes

qui saisit et la maison et l'âme
et j'avais seulement besoin
qu'il me prenne dans ses bras

je cachais les larmes
je cachais la haine

je cachais à mes enfants
que j'ai besoin d'amour

s'il m'avais pris dans les bras une seule fois
la guerre aurait été finie pour moi

finie pour moi
l'horreur qui marche, qui prend le pays

prend la ville, arrache la maison
détruit l'âme

trois cents jours de guerre
et il ne m'a même pas regardé

trois cents jours et trois cents nuits
la guerre n'a ni âme ni yeux

ça fait trop longtemps que nous sommes ensemble
et je sais que l'amour s'use

comme les sous, comme les souvenirs

...

*et j'avais seulement besoin
qu'il me prenne dans ses bras »*

Abdulah Sidran

Mon roi commence à changer... il écrit l'Histoire... il ne parle plus comme tout le monde... il parle comme si quelqu'un était toujours en train de noter ses grandes pensées... ultime parole fameuse... comme s'il était en proie à de nouvelles hormones... comme les acnés de l'adolescence... un nouveau visage dans le miroir... comme si le fait qu'il puisse décider de la vie et de la mort des hommes n'était pas une décision administrative mais divine, et comme si c'était à lui de prendre cette décision divine... il y a des gens qui s'imaginent que quand le ciel tombe ils pourront attraper l'arc en ciel... comme s'il commençait petit à petit à assumer ce rôle du Dieu. Capricieux – à certains il donne et à d'autres il prend la vie... Seigneur... la nuit, une bête sauvage se couche à côté de moi, ronfle, se lève le matin pour aller faire l'Histoire ... je me tais... Et prie. « Une bouche fermée n'attrape pas de mouche. »

Aaaah, voici le poème de Sidran que maman préférait :

« Grand Raout à Sarajevo »

*Ca fait un bail que personne ne veut aller
sous le drapeau. Vienne est loin, la Russie
loin, que leur maison noire reste au loin !
Mais, guerre oblige, on a rassemblé un petit
millier de nôtres, cueillis ça et là, que de
petits bandits, que des vauriens!
Et c'est ça – bande de pisseux! – c'est ça qui
va cogner sur Moscou !?*

Mais, regarde moi ça, d'en haut, que des bonnes nouvelles ! Ils ont pris Hotchin, le Russe a pris une bonne raclée, manque peu pour que Moscou tombe! Le pouvoir donne ordre qu'on fasse une fête: comme si on avait besoin qu'on nous l'ordonne ! faut dire qu'il n'était pas question de fermer les magasins, les instructions étaient : dans la rigueur et le travail. Et les canons de tonner depuis Tabyia, et toute sorte de gens de grouiller en ville, comme s'ils poussaient du sol.

'y en avait un de Misir – l'argent qu'il a pu prendre aux pauv's gens ! – il t'emmène un oiseau : entre poule et vache, jambes longues, cou long, ne vole pas, mais ce que ça peut courir – que Dieu te préserve ! un autre, ce bétail, singe, un bétail de diable - - tobe jarabum, tobe estagfirulah!

(ndt: en turc dans l'original, signifie "Pardonne nous Seigneur et Dieu nous sauve et nous libère")

Et que voilà le Gitan Smolyan, qui ote le calcul de vessie à la main, et ce Bécho qui jette des sorts avec les yeux.

Les canons cogent depuis Tabya, les hommes festoient, festoient les femmes, festoyait ce qui est jeune et ce qui ne l'est plus, le pouvoir a fermé tous ses yeux : les maisons closes ont ouvert leur portes, les maisons de débauche – pleines de peuple féminin! c'est trop d'un coup - qui a de la cervelle n'a pas de doute ; ça ne peut que finir mal ! Mais, quand on fête, que les chiottes brûlent aussi!

Après un temps, commençaient à arriver des éclopées d'en haut : qui sans bras, qui sans jambe, qui sans œil, qui sans oreille, et deux – sans raison. Mais ils disent juste : quelles victoires, quelles foutaises!? Qui est allé vous raconter ça? Si le Danube gèle, on verra les Russes à Istamboul. La fête tombe comme un mauvais soufflé. T'étais où – nulle part. T'a fait quoi – rien.

Le pouvoir sommeillant se reprit, ouvrit chaque œil et chaque oreille aussi, le pouvoir punit les apprentis et les commis, il fermait une à une les maisons de débauche et les cafés, des impôts démesurés aux maisons closes, et imposa au peuple une « taxe citoyenne pour la guerre » par tête d'homme. (c'était devenu coutume :

ajoute, aboule la caisse, quand l'état est à court!)

*Ca a été, et c'est passé, et merde au diable maintenant.
Mais depuis que cette fête nous a défaits, depuis que
ce raout nous nous a écoeurés – peu de gens ont envie
de fêtes et de raouts, et encore moins d'aller au combat
et sous les drapeaux. Que leur maison noire reste au loin !*

(22 mars 1615) Hmm – encore du Sidran...

*« Il faudrait en fait mourir au plus vite
puis... que tout arrive comme avant, mais sans nous.
Nous avons souffert assez, et longtemps -
sans apprendre quoi que ce soit, sauf gémir dans l'oreil du proche,
mais une parole inappropriée, et au mauvais moment.*

*Voilà. Mourir, mon vieux, mourir tout simplement.
Puis après que d'autres accomplissent notre destin
d'autres aux âmes plus fortes, au sang plus cruel sous la peau.
Ce rêve serait juste, ce rêve dans lequel on respire l'air plein d'ozone,
puisque celui qui retentissait de nos rires n'est plus !
Et si au moins on pouvait aider quelqu'un !
Si au moins notre parole pouvait, pour un instant, soulager quelqu'un !
si dans tout ça couvait au moins une feuille d'essence nourrissante !
Mais rien.
Malheur multiplié, et un infini exercice en souffrance.
Obscurité partout. »*

*Oh Seigneur, cet expérience n'a-t-elle pas duré
assez longtemps ? 2000 ans d'hommes qui écrivent
l'histoire. Plus la pré-histoire. Donne le monde aux
femmes, Seigneur, pour qu'elles l'arrangent d'une
main tendre. Comme une cuisine. Comme une
cuisine où tout peut être harmonieux et ensemble. Le
sucré, le salé, l'aigre et le piquant... Donne le monde
aux femmes, Seigneur... pour qu'elles le mènent par
une main plus tendre. Comme une cuisine... Comme
une cuisine...*

Jeune femme : Ma pauvre maman. Pauvre Margueritte de Valois.

« ...non est salus nisi in fuga (la fuite est le seul salut). Et je te prie de me croire juste ça : je ne fuis pas mon devoir humain, je fuis pour pouvoir le remplir complètement et sans entrave. A toi et à notre Bosnie je souhaite tout bonheur dans votre nouvelle vie populaire et étatique ! »

Ma pauvre maman. Ma malheureuse maman. Pauvre Margueritte de Valois.

Malheureuse Reine Margot.... Voilà, j'enfile ma petite robe couleur lilas... voilà, j'arrête de pleurer... Tu entends mon Général ? J'arrête de pleurer. Je pars, mon Général. Je quitte ton front.... Mon acte de sabotage ! « non est salus nisi in fuga »